

Encore des gamines, déjà des épouses

BANGLADESH L'ONG Plan a lancé une mobilisation générale contre le mariage précoce

DINAJPUR (NORD DU BANGLADESH)
DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE

Accroupie devant la cabane qui sert de maison à sa mère, Monika entretient le feu sous le foyer de terre cuite posé sur le sol. Le repas mijote doucement, mais il y a dans les beaux yeux de la jeune femme une grande tristesse. Elle n'a que 23 ans, et sa vie semble gâchée à jamais.

« Quand j'avais 16 ans, je suis allée à une fête avec des amis du village, raconte-t-elle. A mon retour, des rumeurs ont commencé à circuler : certains racontaient que j'avais eu une relation avec un garçon et que je m'étais enfuie avec lui. J'ai eu beau dire que ce n'était pas vrai, personne ne m'a crue. Je vivais avec ma mère depuis la mort de mon père, il n'y avait personne pour me protéger. Les autorités de la communauté m'ont dit que j'avais le choix : ou je me mariais tout de suite avec ce garçon, où on me chassait du village. J'étais piégée. Nous avons donc dû nous marier, mais les parents de ce garçon, d'une caste supérieure à la mienne, étaient furieux sur moi. Je devais les servir, mais ils refusaient la nourriture que j'avais cuisinée. Ils ont commencé à me frapper, ils n'étaient pas contents du montant de la dot que ma mère avait dû leur payer. Ma mère est âgée et malade, elle avait besoin de moi, mais ils m'interdisaient de m'occuper d'elle. J'y suis quand même allée. »

« **Tout était prêt pour mon mariage ! J'ai refusé, crié que je ne voulais pas, personne ne m'a écoutée** » RHADA

Sa fille, Moumito, 5 ans, l'interrompt en pleurnichant. Monika reprend : « Et puis je suis tombée enceinte. Ils sont tous devenus de plus en plus méchants : au début de ma grossesse, mon mari m'a frappée dans le ventre, je me suis évanouie. J'ai eu une grossesse difficile, le bébé est né trop tôt, il a fallu faire une césarienne, je suis

restée un mois hospitalisée. En plus c'était une fille : mon beau-père refusait de nous nourrir, elle et moi. Un jour, il m'a jeté de l'eau bouillante, et a crié qu'il allait tuer mon bébé... »

Monika s'est enfuie avec sa fille. Elle est retournée chez sa mère où elle vit avec son frère et la jeune épouse de celui-ci et leur bébé. Mais Monika est la seule qui travaille : ouvrière agricole, mal payée. « Quand j'étais enfant, je rêvais de faire des études, d'avoir un vrai métier, sourit tristement Monika. Maintenant, je suis coincée. Mon seul espoir, c'est que mon mari me reprenne, mais ça fait un an que je ne l'ai plus vu. Il a quitté la région... » Elle glisse quelques brins de paille pour relancer le feu.

Des Monika, il y en a 720 millions dans le monde : 720 millions de femmes ont été mariées lorsqu'elles étaient mineures, dont un tiers avant d'avoir eu 15 ans. Le Bangladesh est, après le Niger, le pays qui compte, en pourcentage, le plus grand nombre de ces mariages d'enfants. Selon des chiffres de l'Unicef, parmi les femmes de 20 à 49 ans, 74 % d'entre elles ont été mariées avant d'avoir 18 ans. Et parmi les 20-24 ans, ce pourcentage s'élève à 66 %.

Tous les cas ne sont pas aussi dramatiques que celui de Monika. Shampa avait elle aussi 16 ans et était orpheline de père quand son frère aîné a décidé de la marier à un garçon de 19 ans. Un an après, elle donnait naissance à un petit garçon lors d'un accouchement difficile. « Mon mari est gentil, sa famille aussi, mais j'aurais tellement voulu faire des études, devenir professeur. Mais avec le bébé, je n'ai pas pu achever mes études secondaires et maintenant je dois m'occuper de ma famille. Ma vie n'est pas un enfer, mais mes rêves se sont envolés », souffle Shampa avec un sourire un peu triste.

Le mariage des petites filles est une tradition bien ancrée au Bangladesh : l'écrivain rebelle Tasli-

ma Nasreen raconte dans ses livres comment sa mère a été mariée à son père quand elle n'avait que 11 ans, une pratique alors très courante. Aujourd'hui encore, une fille est considérée comme une charge : les parents doivent payer une dot lorsqu'ils veulent la marier, et elle se met ensuite au service de ses beaux-parents. Autant donc la caser au plus vite : les parents sont au moins sûrs qu'elle est encore vierge, et la dot d'une très jeune fille est inférieure à celle d'une fille plus âgée.

« Mais les conséquences de cette coutume sont très néfastes, détaille Paul Subrata Malakar, de l'ONG Plan Bangladesh. La plupart de ces adolescentes mariées trop tôt doivent abandonner leurs études pour se consacrer au travail ménager. Les grossesses de ces adolescentes menues sont souvent difficiles et les naissances à haut risque. Et comme elles sont séparées de leur famille, il est fréquent qu'elles soient, comme Monika, victimes de mauvais traitements. Une pratique que Plan a donc entrepris de combattre il y a dix ans, en s'engageant sur de multiples fronts. Auprès des jeunes, des autorités locales et religieuses, des professeurs, du personnel de santé. Une mobilisation qui porte ses fruits : dans les régions où Plan a décrété la mobilisation générale, le mariage précoce des filles est dix fois moins fréquent que dix ans plus tôt. La preuve que ce n'est pas une fatalité... »

Ce matin, c'est l'heure du cours de karaté de ces demoiselles. Elles sont une douzaine à s'entraîner dans un local communautaire. Kimonos blancs, gestes fermes, ces adolescentes plutôt petites et fluettes ont le regard déterminé et elles scandent leurs mouvements d'une voix forte : une autre image de la femme bangladeshie, traditionnellement discrète et soumise.

Keya Gosh a déjà gagné sa ceinture jaune, et c'est elle qui dirige le groupe, après avoir suivi un stage de deux semaines avec un professeur de karaté que Plan

avait fait venir de Dacca, la capitale.

«*Au début, nos familles ne voyaient pas ces cours d'un bon œil, détaille-t-elle. Elles avaient peur qu'on devienne des bagarreuses, qu'on ne respecte plus leur autorité. Puis elles ont compris qu'on augmentait notre confiance en nous, qu'on était capable de se protéger si quelqu'un essayait de nous harceler sur le chemin de l'école. Les garçons sont vaguement jaloux de nos cours, mais ils ont compris qu'ils ne devaient plus nous embêter !*»

C'est bon de voir ces filles d'une quinzaine d'années expliquer, l'œil brillant, qu'elles veulent devenir institutrice, médecin, avocate ou femme d'affaires.

La plupart d'entre elles sont aussi membres de groupes d'information sur la santé. «*Nous suivons régulièrement des conférences où on nous parle de santé reproductive, où on nous explique ce qu'est l'adolescence*, raconte Fatima, 14 ans. *On a appris plein de choses. On sait désormais qu'on a des droits, et que le mariage est interdit avant 18 ans.*» Dans ce groupe mixte, tous les adolescents veulent poursuivre leurs études. On les sent déterminés, remplis

de projets. Des citoyens déjà actifs dont ce pays en développement a le plus grand besoin...

« Quand je suis tombée enceinte, ma belle-famille est devenue de plus en plus méchante » MONIKA

Rhada Rani a elle aussi suivi ces formations ainsi que les cours de karaté. A 18 ans, c'est une belle jeune fille souriante qui poursuit des études supérieures en sciences sociales.

Mais sa vie a pourtant failli basculer il y a quatre ans. Rhada a 5 frères et sœurs, et elle est la plus jeune de sa famille. Une famille pauvre mais harmonieuse et aimante : son père la soutient à fond dans ses activités culturelles, lorsqu'elle rejoint une troupe de théâtre social appuyée par Plan ou qu'elle veut apprendre la musique. Mais alors qu'elle vient d'avoir 14 ans, son père meurt. Elle n'a plus de frère à la maison, et c'est à elle qu'on demande de mettre le feu au bûcher funéraire. Ses larmes coulent quand elle le raconte.

«*Puisqu'il n'y avait plus d'homme à la maison pour me protéger, une de mes grandes sœurs et son mari ont décidé d'or-*

ganiser mon mariage sans tarder. Une dizaine de jours après la mort de papa, ma sœur m'a invitée chez elle, dans une autre ville, officiellement pour me changer les idées. Mais tout était prêt pour mon mariage ! J'ai refusé, j'ai tempêté, j'ai crié que je ne voulais pas, personne ne m'a écoutée. Mon beau-frère m'a enfermée jusqu'à ce que je change d'avis. J'ai fait semblant de me soumettre. Alors que je feignais de dormir, il a ouvert la porte. Et dès que j'ai pu, je me suis sauvée ! J'ai réussi à revenir chez moi, et j'ai expliqué la situation à ma mère qui m'a soutenue. Mais les voisins étaient sûrs que j'avais déjà une autre histoire avec quelqu'un, que c'était pour ça que j'avais refusé ce mariage. Mais nous ne nous sommes pas laissés faire. Grâce aux formations reçues chez Plan j'ai pu faire entendre ma voix et réfuter les rumeurs. Je fais partie du Girl Power Forum et je veux travailler dans le développement ! Un petit ami ? Plus tard : d'abord les études... » ■

VERONIQUE KIESEL

Ce soir, sur RTL-TVI à 19h45, l'émission Reporters est elle aussi consacrée à la lutte contre le mariage précoce.

TÉMOIGNAGE

L'ado chasseur de mariages

C'est un ado de 15 ans, épanoui, bien dans sa peau. Mohammed Nazmul est chasseur de mariages ! Sous son parapluie vert, qui le protège de la pluie de la mousson, il parcourt son village, et va rendre visite à des familles qui pourraient être tentées de marier leurs filles alors qu'elles ne sont encore que de jeunes adolescentes. Ses armes : son sourire mais surtout des mots. Avec lesquels il explique à ces parents les

dégâts que ce genre d'union risque de provoquer. «*J'avais 7 ans quand je suis rentré dans la Child Organization (CO) de mon village, un groupe d'enfants mis sur pied et soutenu par Plan. Nous avons des réunions deux fois par semaine. C'était super, on apprenait des tas de choses dont on ne nous avait jamais parlé avant,*

comme les droits des enfants, ou la violence dans les familles. On parlait beaucoup de tout ce qui nous touchait, et puis on s'amusait beaucoup aussi. On faisait des jeux, de la musique, de la danse, on apprenait à s'affirmer. Maintenant, on se réunit une fois par mois et on se concentre surtout sur les mariages précoces qu'on essaie d'empêcher. Notre groupe de chasseurs de mariages est mobilisable en permanence. Comme on va tous à l'école, on est au courant des histoires qui circulent. Si une de nos camarades redoute qu'on la force à se marier, on intervient. On va voir ses parents, on discute avec eux, on argumente. Si cela ne suffit pas, on en parle aux autorités, qui interviennent à leur tour. L'année dernière, on est intervenus dans une dizaine de cas. Parfois, on ne réussit pas : certaines familles qui veulent absolument marier leurs filles vont le faire ailleurs, dans des communautés moins mobilisées. C'est vraiment dommage : on a tous droit à une vraie éducation, droit à choisir notre vie, filles comme garçons. J'adore faire ça, je me sens vraiment utile. On est des pionniers !» Dans un sourire éclatant, il repart, pataugeant dans la boue, pour rendre visite à une autre famille...

V.K.

bourgmestre Il a obtenu 0 % de mariage d'enfant

Shakawat Hossain est depuis 2011 le bourgmestre de Goaldihî, une commune qui compte 32.000 habitants. Son père a occupé cette fonction avant lui.

«*Au début de mon mandat, j'ai aidé des familles modestes qui me demandaient de modifier dans les registres la date de naissance de leurs filles pour pouvoir les marier alors qu'elles n'avaient pas 18 ans. La loi interdit en effet tout mariage avant 18 ans, mais ces parents ne pouvaient pas payer de dot importante. J'avais l'impression de leur rendre service. Et puis un jour, à l'hôpital, j'ai vu une gamine de 13 ans qui venait de vivre un accouchement de cauchemar : elle souffrait de malnutrition et la naissance s'est très mal passée. Cela m'a ouvert les yeux. Je suis devenu un militant de la lutte contre les mariages d'enfants ! Et lorsque Plan a décidé de*

promouvoir l'enregistrement en ligne des naissances, ce qui le rend infalsifiable, je m'y suis engagé à fond. Cet enregistrement en ligne est un objectif du gouvernement. »

Dans les années 90 encore, il n'y avait pas vraiment de certificat de naissance au Bangladesh. En 2004, le gouvernement a décidé de changer cela : le certificat de naissance est devenu obligatoire pour inscrire un enfant à l'école, le soigner, ou plus tard pour trouver un emploi, ouvrir un compte en banque. Tous les citoyens sont donc allés se faire enregistrer, dans des registres papier stockés dans les communes. Qu'il était donc possible de falsifier. L'enregistrement en ligne a alors été imaginé, Plan collaborant avec le gouvernement.

«*Nous avons réuni 102 bourgmestres d'une région dans laquelle nous avons lancé un projet pilote,*

raconte Paul Subrata Malakar, de Plan Bangladesh. Nous avons organisé des sessions de formation. C'est le gouvernement qui fournit les ordinateurs mais nous avons développé le software. »

«*Dans ma commune, reprend Shakawat Hossain, quatre agents sont affectés à cet enregistrement, et nous réussissons à enregistrer en ligne 100 % des naissances. Mais ce dont je suis le plus fier, c'est d'avoir reçu un trophée indiquant que nous sommes une commune "gold", avec 0 % de mariages d'enfants ! Lorsqu'il y a un risque de mariage précoce et qu'on m'en parle, j'interviens au plus vite auprès des parents, je leur rappelle que c'est interdit, qu'ils risquent une amende et une peine de prison, et qu'ils mettent surtout en danger la santé et le bonheur de leur fille...* » ■

V.K.

terrain Priorité : la santé des mères-enfants

Elle a enfilé sa blouse blanche sur sa tenue traditionnelle et file sur sa bicyclette pour se rendre dans les petits villages du district : Protima Roy, qui travaille pour le centre de santé de Goaldihî, est travailleuse de santé communautaire. Les mariages précoces, elle est en première ligne pour en constater les dégâts.

«*Je passe régulièrement voir les femmes qui ont des grossesses à risque : deux femmes enceintes sur dix sont des adolescentes, qui ont en général entre 16 et 18 ans. Elles sont souvent très faibles parce qu'elles n'ont pas une nourriture assez variée et équilibrée, et elles souffrent d'anémie. Beaucoup ont des problèmes avec leur belle-famille, qui n'admet pas qu'elles n'aident plus dans les travaux domestiques lourds. Il y a souvent des complications lors des accouchements : des cas d'éclampsie (hypertension qui peut être mortelle), des hémorragies sévères, des chutes de tension, des accouchements trop*

longs. Les bébés sont souvent trop petits, et les jeunes mères et les bébés sont fragiles et tombent malades. »

«*Un des cas les plus pénibles que j'ai vu, reprend-elle, concernait une très jeune fille : son mari l'a obligée à avoir des relations sexuelles avec lui et, le lendemain, on nous l'a amenée au centre de santé. Elle perdait beaucoup de sang. Il l'avait complètement déchirée. On l'a envoyée au centre du sous-district, mais c'était trop grave et elle s'est retrouvée à l'hôpital du district. Là, ils ont pu la soigner, mais elle était en état de choc ; elle n'a plus voulu voir son mari.* »

A Goaldihî, il n'y a pas d'adolescentes qui meurent en couche, alors que la maternité est, dans les pays en développement, l'une des principales causes chez les adolescentes entre 15 et 19 ans : chaque année dans le monde, 50.000 adolescentes meurent à cause de complications liées à la grossesse ou l'accouchement. «*Nous suivons ces grossesses*

de près, reprend Protima. Quand les douleurs commencent, les familles savent qu'il faut nous envoyer tout de suite ces jeunes mères. Nous arrivons alors à prévenir les problèmes les plus graves. Grâce aux efforts développés dans la région, le nombre de mariages d'adolescentes recule. Il y a dix ans, on voyait de nombreuses mamans âgées d'à peine 15 ans. Maintenant, ici, elles ont de 17 à 18 ans. »

Mais Protima elle-même a échappé à un mariage précoce : «*J'avais 14 ans quand mes parents ont voulu me marier pour la première fois. Mais j'étais membre des groupes d'enfants de Plan, et j'étais filleule de Plan. J'ai réussi à refuser. J'ai eu quatre propositions que j'ai repoussées ! Je me suis finalement mariée à 19 ans, et mon fils a été conçu 18 mois plus tard. J'ai pu faire un graduat. Je voulais devenir médecin, cela n'a pas été possible. Mais j'aime mon métier, et je me sens vraiment utile !* » ■

V.K.